

# CLARISSE SABARD

## LE SOUFFLE DES RÊVES

ROMAN



  
CHARLESTON

---

CLARISSE SABARD

---

## LE SOUFFLE DES RÊVES

*New York, 1987.*

Coincée entre un travail de chroniqueuse musicale qui ne lui convient plus et un mari qui voudrait la voir abandonner sa carrière pour devenir mère, Abigail O'Dell a besoin de souffler. Alors qu'elle n'est pas retournée en Irlande depuis l'enterrement de sa grand-mère Lucy, Abby s'envole vers la terre de ses ancêtres, dans l'espoir que ce retour aux sources lui permettra d'obtenir des réponses sur son passé familial troublé et de se rapprocher enfin de sa mère qui l'a abandonnée enfant.

C'est en découvrant des cassettes audio enregistrées par Lucy peu de temps avant sa disparition qu'Abby va faire un bond dans le temps et revenir au début du siècle. Car tout a commencé lorsque la jeune Lucy a pris le bateau pour New York...

Clarisse Sabard nous entraîne dans une fresque familiale époustouflante au rythme effréné, dans les pas de trois générations de femmes courageuses, portées par le souffle de leurs rêves.

« LA PLUME DE L'AUTRICE EST FLUIDE, DOUCE ET TRÈS IMMERSIVE. TOUT EST ABSOLUMENT SUBLIME, C'EST UN COUP DE CŒUR ! »

Louise, de @livresse\_delire\_delivre

ISBN : 978-2-36812-802-2



9 782368 128022

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Couverture : Studio Piaude

Images : © Anna Buczek /  
Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« *Le Souffle des rêves* est une merveille d'émotion et de sensibilité. Lire les romans de Clarisse Sabard, c'est se laisser guider par une myriade d'émotions, tenir la main d'héroïnes fortes et inoubliables et ressortir de sa lecture le sourire aux lèvres grâce à l'espoir qui transparait. »

Léa, de @leatouchbook

« Coup de cœur ! Une double temporalité très bien dosée. J'ai été totalement prise par l'histoire. Je vous le conseille ! »

Magdalena, de @triple\_1\_de\_mag

« Un récit poignant ; on ne peut qu'admirer le courage de ces hommes et de ces femmes qui ont décidé de quitter leur pays natal pour tout reconstruire à l'autre bout du monde. L'intrigue est captivante, impeccablement menée. L'autrice maîtrise son histoire à la fois riche et travaillée. Une œuvre fabuleuse que je vous invite à découvrir ! »

Candice, de @madame.bovarysme

« Entre secrets de famille et révélations, une histoire émouvante, passionnante et inspirante, qui nous fait voyager dans un sublime pays : l'Irlande ! »

Clara, de @lecturedepetiteplume

« Cet émouvant roman à la plume délicieuse nous emmène en voyage, nous plonge dans des souvenirs et des secrets de famille et nous entraîne sur le chemin du pardon et de la reconstruction ! Un merveilleux moment de lecture ! »

Pascale, de @entredeuxpages

« Deux femmes fortes, deux époques, deux histoires enivrantes, deux destins attachants : Clarisse Sabard a sa

marque de fabrique qu'elle maîtrise à la perfection, ce nouveau roman en est la confirmation. »

Angélique, de @mme\_chacha\_lit

« Quelle magnifique découverte ! Ce livre est un pur bonheur à lire, j'étais plongée dans l'histoire sans pouvoir m'arrêter et je voulais juste une chose, connaître la fin. »

Ilinca, de @lectio.academias

« Clarisse Sabard nous livre une nouvelle fois une merveilleuse histoire de famille. Coup de cœur pour le talent de conteuse de Clarisse qui mêle de manière fluide passé et présent ! »

Sophie, de @ducafeetdeslivres

« Un coup de cœur ! Une très belle histoire de résilience, de courage et de force face à l'adversité de la vie. »

Cindy, de @\_enlivresque\_

« L'alternance passé/présent était parfaitement dosée et amenait un suspense impressionnant ! J'avais l'impression d'y être ! Je suis bluffée. C'est un coup de cœur. »

Émilie, de @leslivresdemilie

« Les histoires que Clarisse Sabard pose sur papier sont toujours plus incroyables les unes que les autres, et ce livre en est encore une fois la preuve. Un feu d'artifice d'émotions, une plume si prenante, si douce, si légère et tellement poétique ! Un trésor à lire absolument. »

Joanna, de @joanna\_in\_books\_wonderland

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page [www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston](http://www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston)

LE SOUFFLE  
DES RÊVES

## De la même autrice

*À la lumière de nos jours*, Charleston, 2021 ; Pocket, 2022

*Et nous danserons sous les flocons*, Charleston poche, 2021

*La Femme au manteau violet*, Charleston, 2020 ; Pocket, 2021

*La vie a plus d'imagination que nous*, Charleston poche, 2020

*Ceux qui voulaient voir la mer*, Charleston, 2019 ; Pocket, 2020

*La vie est belle et drôle à la fois*, Charleston poche, 2019

*Le Jardin de l'oubli*, Charleston poche, 2019

*La Plage de la mariée*, Charleston poche, 2018

*Les Lettres de Rose*, Charleston poche, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-802-2

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

LE SOUFFLE  
DES RÊVES

*Roman*





*À la mémoire de Lucinda Riley, qui a été et restera  
un formidable exemple dans ma vie de romancière.*



*« Si vous rêvez de quelque chose,  
c'est que vous êtes capable de l'accomplir. »*  
Once Upon a Time, saison 1

*« Ici aujourd'hui, puis s'en aller demain. »*  
Proverbe irlandais



## PROLOGUE

*Massachusetts, mai 1957*

**A** HAUTEUR DE FRAMINGHAM, Caitlin laissa la toute nouvelle Interstate 95 pour s'engager dans le centre-ville. L'aube orangée se levait à peine sur Manhattan lorsqu'elle avait quitté New York, un peu plus de trois heures plus tôt, le ventre vide et le cœur en miettes, pressée de laisser tout cela derrière elle. À présent, le besoin de caféine se faisait ressentir de façon insistante. Autant faire une halte avant de poursuivre.

D'après ce qu'elle pouvait en juger, Framingham était une ville des plus banales, mais c'était aussi la dernière étape avant Rockport, bourgade encore plus petite et moins peuplée. La jeune femme n'avait jamais compris le choix de ses parents d'aller s'enterrer là-bas. Pourtant, c'était exactement ce qu'elle allait faire à son tour. Cette simple idée la déprimait.

— C'est la seule solution, marmonna-t-elle entre ses dents.

En débouchant sur Main Street, Caitlin ralentit et observa les différents bâtiments, à la recherche d'un endroit dans lequel elle pourrait s'arrêter. *Ken's Diner*. Cela ferait l'affaire. Elle coupa le moteur face au petit restaurant, puis, s'observant dans le rétroviseur, elle ajusta son foulard en soie sur ses cheveux blonds. *Regarde-toi, une véritable héroïne hitchcockienne...*

Et voilà les souvenirs douloureux qui revenaient au grand galop, maintenant ! Elle prit une lente inspiration afin de les refouler. Ce n'était pas le moment de craquer. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de sortir de cette fichue voiture et de se comporter comme une personne normale. Elle ouvrit la portière, non sans d'abord s'être saisie de ses lunettes de soleil. Pas question d'être reconnue et de subir les regards à la fois intrigués et réprobateurs.

Un carillon tintinnabula lorsqu'elle poussa la porte du *diner* quelques secondes plus tard. Caitlin constata avec soulagement que l'endroit était quasi vide, à cette heure de la matinée. Au sol, le linoléum noir et blanc brillait de propreté et l'air embaumait le bacon grillé. Une serveuse entre deux âges, occupée à passer un torchon sur une table, se redressa en entendant Caitlin s'avancer. Les cheveux teints en noir à l'aide d'un produit bon marché, un corps robuste et les yeux habitués à jauger rapidement le client, elle détailla la jeune femme avec ostentation. Caitlin se félicita d'avoir opté pour une tenue simple et confortable. Le t-shirt à rayures roses et jaunes et le corsaire foncé qu'elle portait sur une paire de ballerines valaient mieux qu'une robe tape-à-l'œil, quand on voulait avoir la paix.

Une fois son examen terminé, la serveuse, prénommée Janet d'après son badge, ouvrit la bouche :

— Vous désirez ? s'enquit-elle d'une voix rocailleuse de fumeuse. Je peux encore vous servir un petit déjeuner, si vous voulez.

Caitlin lui fit signe que non.

— Je prendrai juste du café, merci. Et une part de tarte aux myrtilles, ajouta-t-elle en désignant la vitrine remplie des gâteaux du jour.

— Comme vous voudrez.

*Ce que je veux, personne ne peut me le rendre.*

Non, non et non ! Elle devait cesser de s'apitoyer sur elle-même ! Les heures à venir seraient bien assez pénibles pour qu'elle s'écroule maintenant. S'efforçant de se ressaisir, Caitlin avisa une banquette bleue en similicuir. Elle s'y installa pendant que Janet remplissait une cafetière. À une table voisine, un homme en costume terminait ses œufs brouillés au lard, sa serviette nouée en bavoir sous le menton. Au-dessus de lui, un néon à l'effigie d'une bouteille de Coca-Cola clignotait, reflétant par intermittence sa lumière rouge sur le crâne chauve du client. Les gens d'ici étaient... simples. Si peu exigeants.

La serveuse réunit la commande de la jeune femme sur un plateau et monta le son de la radio. Caitlin reconnut *That'll Be the Day*, des Crickets.

— J'adore cette chanson, pas vous ? tenta de bavarder Janet en posant le tout sur sa table. Paraît que Buddy Holly l'a écrite après avoir vu *La Prisonnière du désert*.

Caitlin répondit par un vague hochement de tête et fit semblant de s'absorber dans la contemplation de la rue peu animée. Vexée, la serveuse repartit vaquer à ses occupations, fredonnant les paroles en chœur avec le chanteur :

— *'Cause that'll be the day when I die...*

« Ce n'est pas demain la veille que je vais mourir... »

Caitlin avala péniblement une gorgée de café. L'ironie de la situation ne lui échappait pas ; mourir, c'était précisément ce qu'elle aurait voulu, quelques jours plus tôt. Quelque chose l'avait pourtant empêchée de passer à l'acte, sans qu'elle ne parvienne à définir ce que c'était. La honte qui ne manquerait pas de s'abattre sur sa mère ? La satisfaction de Paul de se savoir débarrassé d'elle ? La lâcheté ?

— Tout va bien ? Vous n'avez pas touché à votre tarte.

Caitlin sursauta. Elle n'avait pas vu Janet revenir à la charge.

— Oui, très bien, lui affirma-t-elle d'une voix atone. J'aimerais passer un coup de téléphone.

La serveuse lui montra le combiné fixé au mur, un peu en retrait de la salle.

— C'est pour appeler où ?

— À Los Angeles. Mais ne vous inquiétez pas, je vais vous régler la communication.

— J'espère bien, grimaça Janet. Les appels longue distance, c'est cher.

Avant de s'attirer davantage de questions, Caitlin se leva et se dirigea vers le téléphone, puis elle composa le numéro de Charlie. Ce dernier risquait de râler, et à raison, puisqu'il devait être tout juste six heures du matin, en Californie. Néanmoins, elle avait besoin d'entendre sa voix rassurante.

— Allô ? fit-il d'une voix pâteuse en décrochant.

— Charlie, c'est moi, souffla-t-elle.

Caitlin devina le froissement du drap qu'il était en train de repousser.

— Caitlin, protesta-t-il doucement, sans doute pour ne pas réveiller la jeune femme qui devait se trouver dans son lit. Peux-tu m'expliquer pourquoi tu me téléphones

à cette heure si matinale ? Si c'est pour parler de ta carrière...

— Oh, je t'en prie ! Tu sais aussi bien que moi que ma carrière est finie.

Elle s'en voulut aussitôt de ce mouvement d'humeur. Au fond, Charlie n'était pas un mauvais bougre, il passait son temps à ménager ses clients.

À cinquante-trois ans, Charlie Feldman était l'agent des stars les plus en vue de Hollywood, dont Caitlin avait fait partie jusque très récemment. Jusqu'à ce que tout vole en éclats, à cause de Paul. Elle secoua la tête pour chasser ces pensées parasites.

À l'autre bout du fil, Charlie se radoucit :

— Tu ne devrais pas dire ça, Caitlin. Refais-toi une santé, ensuite nous pourrons nous parler. Où es-tu, au fait ?

— Dans le Massachusetts, à une heure de route de chez ma mère.

— C'est bien. Profite de la baie pour faire de longues balades et manger de la soupe de palourdes. Tu pourrais aller au cinéma, aussi.

Caitlin émit un rire creux.

— Il n'y a pas de cinéma digne de ce nom à Rockport, Charlie. Juste une salle installée dans une vieille bicoque en bois qui pourrait prendre feu à tout moment. Ça fait rêver, hein ?

— Fais-toi dorloter. Tu es exténuée.

Sur ce point, elle ne chercha pas à le détromper.

— Je me sens à bout, si tu veux tout savoir...

— Je sais, mais ça va aller, affirma-t-il avec une intonation paternaliste. Est-ce que tu as vu Paul ?

— Hier soir. Selon lui, c'était la meilleure chose à faire.

La jeune femme ferma les yeux sur les images qui déferlaient depuis dix jours dans son cerveau.

— Il a raison. Quitter Los Angeles te sera bénéfique.

— Non, il parlait de... l'autre chose, murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule afin de s'assurer que la serveuse n'écoutait pas sa conversation. Il m'a dit que c'était mieux ainsi. Ça aurait été impossible, autrement.

— Ce grand connard est quand même sensé, parfois.

Charlie avait prononcé cela avec un tel mépris que Caitlin sentit une certaine colère monter en elle.

— Tu ne l'as pas toujours considéré comme tel, lui rappela-t-elle. Dois-je te rafraîchir la mémoire ?

Après tout, c'était Charlie qui l'avait poussée dans les bras de Paul, un an plus tôt, lors d'une fête au *Flamingo*, à Las Vegas.

— Que veux-tu, ma chère... Il avait jeté son dévolu sur toi, et ces enfoirés de mafieux ne nous laissent pas toujours le choix. En tout cas, promets-moi de prendre soin de toi. Et recontacte-moi d'ici quelques mois, le temps de te faire oublier un peu.

L'oubli. C'était précisément ce qu'elle redoutait le plus au monde. La jeune femme raccrocha encore plus démoralisée qu'avant. Puis, réalisant qu'elle ne pouvait pas rester indéfiniment dans un *diner* perdu, à fixer le vide, elle se dirigea vers le comptoir pour régler ce qu'elle devait.

— Et votre part de tarte, alors ? s'offusqua Janet. Il faut la manger, enfin ! Déjà que vous n'êtes pas très épaisse...

Caitlin coupa court à ses protestations :

— Je vais l'emporter et la manger en route, d'accord ? Je dois aller chez ma mère, maintenant.

Janet écarquilla les yeux.

— En Californie ?

— Oh, non. Elle vit à Rockport, ce n'est pas loin d'ici.

Son interlocutrice acquiesça d'un mouvement de tête enthousiaste.

— Eh bien, elle a rudement de la chance, votre maman, d'avoir une jolie fille si pressée de la retrouver. Je parie qu'elle sera contente de vous revoir.

Se saisissant du sachet que Janet lui tendait, Caitlin bredouilla un au revoir quasi inaudible et sortit.

*Non, je ne pense pas qu'elle sera contente. Pas après cet acte impardonnable.*

Une heure plus tard, sans avoir vu défiler la route, elle se retrouva devant la petite maison en bois entourée de cèdres blancs. Les fenêtres à guillotine étaient ouvertes, afin de laisser passer la brise maritime qui remontait depuis le port, situé en contrebas. Caitlin écrasa nerveusement la cigarette qu'elle venait de fumer et remonta l'allée jusqu'au porche. La voiture de son père n'était pas là. Sans plus réfléchir, elle sonna. La porte s'ouvrit sur sa mère, toujours très belle dans sa cinquantaine. Une silhouette élancée, des bras ronds, de beaux cheveux encore foncés dans lesquels le soleil jetait des reflets cuivrés, une robe jaune à motif floral et des yeux verts qui la scrutaient avec stupéfaction.

— Caitlin ? C'est bien toi ?

Caitlin s'était juré de ne pas craquer. Pourtant, à la dernière minute, sa volonté lui fit défaut. Elle adressa un sourire instable et vacillant à sa mère, tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Maman, j'ai fait quelque chose d'horrible, parvint-elle à articuler avant de s'effondrer sur le seuil.



*Abigail, 1987*

**L**ES NUITS À MANHATTAN étaient tout le temps bruyantes. Circulation, chantiers permanents, rues animées, c'était une véritable avalanche de décibels à laquelle on finissait par s'accoutumer – pour peu qu'on y vive depuis des années. Le bruit était indissociable de la Grosse Pomme, ce n'était pas pour rien que l'on surnommait New York « la ville qui ne dort jamais ». Selon la légende, même les écureuils de Central Park devaient gazouiller plus fort pour se faire entendre. De Central Park, je n'étais d'ailleurs pas loin puisque mon mari et moi vivions à quelques mètres du tristement célèbre Dakota Building, devant lequel John Lennon avait été assassiné, sept ans plus tôt. Notre immeuble comptait parmi les plus beaux en matière d'architecture, avec ses fenêtres en saillie qui m'évoquaient des sortes de tourelles. Depuis notre appartement, situé au sixième

étage, nous avons une belle vue sur le parc, redevenu depuis peu un lieu verdoyant et accueillant.

Pourtant, en dépit de tout l'amour que je portais à cette ville, ce soir-là j'aurais largement préféré me trouver dans la tranquillité du Massachusetts. Une fois encore, malgré le double vitrage, je venais d'être réveillée par les sirènes des voitures de police qui filaient à toute allure en contrebas. Les yeux plissés, j'aperçus un rai de lumière en provenance du bureau de Michael. Sans doute avait-il encore rapporté un dossier épineux sur lequel il avait l'intention de plancher durant une bonne partie de la nuit.

Mon mari officiait chez Richards & Associates, un cabinet d'avocats très prestigieux. Son ambition étant de se faire un nom, il ne comptait pas ses heures et se démenait afin de prouver qu'il méritait sa place dans cet endroit qui ne défendait que des gens fortunés ou célèbres. En l'entendant murmurer au téléphone, je compris que je ne parviendrais pas à me rendormir. Repoussant la couette, je me levai pour le rejoindre.

— Je trouve aussi, oui, pouffa-t-il au moment où j'arrivai près du bureau. La tête qu'il a fait valait son pesant d'or...

Michael sursauta en remarquant ma présence dans l'embrasure de la porte. Il s'interrompit un instant, avant de bredouiller à l'adresse de son interlocuteur :

— Je te laisse, on se parle demain, bye. Bonsoir, Abby, ajouta-t-il en levant à nouveau les yeux sur moi.

D'un mouvement du menton, je désignai le téléphone.

— Le travail ?

— Mmmh... Mais j'allais me coucher, je suis fatigué. Il est plus de minuit.

Il s'avança vers moi et, avant que j'aie le temps de réagir, ses lèvres se posèrent sur les miennes, dans une

tentative évidente de m'amadouer. Je me libérai aussi vite de son étreinte.

— C'était Isabella, devinai-je.

Son regard fuyant constitua un aveu flagrant. J'avais tapé dans le mille.

— Oui, c'était Isabella, acquiesça-t-il, une pointe d'humeur dans la voix. Et alors ?

Irritée, je laissai échapper un soupir. De simple collègue arrivée au cabinet un an plus tôt, Isabella Clark était devenue très proche de Michael en l'espace de quelques semaines. Si je n'étais pas d'une nature jalouse, je la soupçonnais toutefois d'attendre de mon mari bien plus qu'une amitié. Certains signes ne trompaient pas, comme les œillades admiratives ou encore une main s'attardant un poil trop longtemps sur le poignet de Michael à l'évocation d'une anecdote. Mais comme je n'aimais pas le conflit, je me retenais généralement de faire un esclandre.

Refoulant un nouveau soupir, je jetai un regard à Michael, qui était en train de dénouer sa cravate.

— Pourquoi t'appeler si tard ? Elle n'était pas au restaurant ?

Tous les membres du cabinet s'étaient en effet réunis pour fêter la réussite de l'un de leurs collaborateurs dans une sombre et vaste affaire mêlant la politique aux mœurs. En tant qu'épouse de Michael, j'avais également été conviée, mais ce genre de dîners où chacun se flatte l'ego m'ennuyait au plus haut point.

— Bien sûr que si, elle était avec nous, s'agaça Michael. Elle m'a appelé parce qu'elle avait oublié de me dire quelque chose à propos d'un dossier en cours. On peut clore le sujet, maintenant ? Qu'est-ce que tu as fait de ta soirée ?

Sans attendre ma réponse, il quitta le bureau pour se diriger vers notre chambre. Résignée, j'éteignis la lumière et le suivis.

— J'ai regardé *Deux Flics à Miami*.

Une expression de surprise traversa son regard noisette.

— Tommy est venu ?

— Non, il avait une performance ce soir. Par contre, il m'a demandé de lui raconter comment était Don Johnson. Il en pince pour lui.

Parler de Tommy me redonna le sourire. Mon mari, lui, émit un reniflement largement moins enthousiaste.

— OK, Abby, fit-il en se débarrassant de sa chemise. Tu sais, je pense que nous devrions sortir, toi et moi, un de ces soirs. On pourrait réserver une table chez Delmonico et aller au cinéma.

Une lueur d'espoir s'alluma en moi. Cela faisait si longtemps qu'il ne m'avait pas proposé une soirée romantique, avec en prime un dîner dans notre restaurant de prédilection, l'un des plus anciens de Manhattan !

— Ce serait vraiment super, chéri, acquiesçai-je, radoucie. Les films à l'affiche en ce moment ont l'air plutôt pas mal.

Il opina du chef.

— Oui... Isabella a vu *Predator*, il paraît que ça vaut le coup.

La lueur d'espoir fut aussitôt soufflée, laissant place à une amère déception. Les hommes et leur délicatesse !

— Si c'est Isabella qui le dit..., marmonnai-je.

— Tu n'es pas obligée de te montrer si mesquine.

Il passa ensuite dans la salle de bains pour se doucher. Je m'assis sur le lit et allumai la radio. Whitney Houston chantait son dynamique *I Wanna Dance with Somebody*, mais cela ne réussit pas à me distraire. Je ruminais en songeant que, à peine quelques semaines plus tôt,

j'aurais rejoint mon mari sous la douche pour passer un délicieux moment. À tout juste trente et un ans, Michael était un bel homme, c'était incontestable. Grand, les muscles entretenus par ses trois runnings hebdomadaires, les cheveux blond foncé et le teint respirant la santé. J'avais parfois l'impression d'avoir épousé le prince charmant en personne. Pourtant, quand je le regardais, je n'arrivais plus à ressentir cette étincelle qui nous liait autrefois. Tout était devenu si convenu entre nous ! À l'évidence, nos vaines tentatives d'avoir un bébé pour sceller notre mariage annihilèrent complètement mon désir. Je n'avais que vingt-sept ans et la triste impression d'être devenue une vieille femme frigide... Qu'est-ce qui pouvait bien clocher, chez moi ?

Cette question tournait en boucle dans ma tête depuis notre séjour à Coconut Grove, deux mois plus tôt. La végétation luxuriante et l'ambiance bohème des rues imprégnées de l'air marin nous avaient donné le fol espoir que ce cadre serait plus favorable à une grossesse. Malheureusement, cette petite parenthèse en Floride n'avait pas suffi. Mes règles étaient à nouveau apparues peu après notre retour. À partir de là, Michael s'était mis à me fuir, comme si j'étais responsable de cet échec. Il se plongeait à corps perdu dans le travail, et c'était dur de voir qu'il préférerait se réfugier au bureau alors que la pression montait encore d'un cran pour moi. Les médecins, eux, prétendaient que ce n'était qu'une question de semaines. La perte de ma grand-mère, au mois de novembre précédent, avait été un terrible choc qui n'aidait probablement pas.

— Le temps fera son œuvre, faites-vous confiance, m'avait recommandé le dernier spécialiste consulté.

Je m'étais bien gardée de répondre que ma confiance s'était érodée depuis belle lurette, avec un mari et des

beaux-parents obsédés par cette descendance que je n'arrivais pas à leur donner.

Une serviette nouée autour de la taille, Michael sortit de la salle de bains. Je coupai aussitôt la radio.

— Larry est venu au dîner, me lança-t-il sur le ton de la discussion.

L'information ne me surprit guère.

— Logique, puisque le journal a couvert le procès. Le compte rendu détaillé est prévu pour demain.

Larry Holbert était mon rédacteur en chef. C'était également lui qui, quatre ans plus tôt, nous avait présentés, Michael et moi, lors d'une soirée caritative. Son charisme était indéniable, et il ne m'avait pas fallu plus de deux minutes pour être totalement happée par son sourire éclatant. Je lui avais accordé une danse, durant laquelle il avait passé son temps à me faire rire en se moquant des vieilles dames apprêtées comme pour un bal des débutantes. Cette époque était si loin derrière nous !

Michael enfila un short de pyjama et ouvrit son côté du lit.

— Il paraît que tu as du mal à trouver ta place, avec cette nouvelle rubrique. C'est vrai ?

Je haussai un sourcil. Depuis quand Larry avait-il à se plaindre de mon travail ?

— Larry n'a aucune raison de s'en faire, me défendis-je. Je rends toujours mes papiers à temps. Et au cas où il aurait la mémoire courte, c'est lui qui m'a rétrogradée.

— Je le sais bien, ma puce... (il se cala sur le lit de façon à me faire face). Seulement, je me disais... Au fond, as-tu vraiment besoin de ce job, s'il ne t'épanouit plus ? Mes revenus suffisent amplement à nous faire vivre.

— On en a déjà parlé, chéri. Je sais que ta mère est convaincue que ma carrière est un frein à toute grossesse, mais elle se trompe.

Au départ, Michael ne s'était pas tellement formalisé de mon incapacité à tomber enceinte. Lui aussi pensait qu'avec le temps, ça viendrait. Jusqu'à ce que ma belle-mère s'en mêle. Clare était bloquée dans une époque aux principes frelatés. De fait, elle était intimement persuadée que tout ce qui pouvait contribuer à l'émancipation des femmes entravait leur rôle de mère. Le pire, c'est qu'elle n'était pas la seule à penser cela ; bon nombre de mes copines d'université avaient abandonné toute ambition professionnelle une fois mariées. Pourquoi choisir entre une carrière et la vie de famille ? Ce n'était pas ainsi que ma grand-mère m'avait élevée. Au contraire, Granny, une Irlandaise pure souche, était la plus combative des femmes. Elle avait su m'inculquer ses valeurs, et notamment celle-ci : notre réussite ne dépendait que de nous-même, et non d'un accord masculin.

— Tu devrais y réfléchir, Abby, reprit Michael. Le travail engendre du stress. C'est peut-être ce stress qui t'empêche de tomber enceinte. Et puis...

Il se tut, l'air hésitant.

— Et puis quoi ? Va au bout, je t'en prie.

— Mes parents s'inquiètent à propos de Tommy. La relation que tu as avec lui... ça les effraie.

— Je ne vois pas ce que Tommy vient faire là-dedans.

— Mets-toi à leur place. Ce qu'il est, c'est dur à admettre, pour eux.

Mes coincés de beaux-parents commençaient franchement à me taper sur les nerfs. Notre rencontre n'avait beau remonter qu'à cinq mois, on ne touchait pas à Tommy !